

Le dur retour « au pays » des migrants centraméricains

SAN PEDRO SULA (HONDURAS)
ET SAN SALVADOR (SALVADOR) - envoyé spécial

L'autobus aux vitres masquées, recouvertes de panneaux autocollants, se gare devant le terminal réservé aux migrants, à l'écart de l'aéroport civil de San Pedro Sula. A l'abri des regards. Expulsés par les Etats-Unis – et certains jours par le Mexique –, les migrants arrivent presque chaque matin dans la capitale industrielle du Honduras. Ils sont accueillis avec un café chaud. Ils reçoivent un sac avec un tee-shirt propre et le strict nécessaire pour leur toilette. Ils voient un médecin s'ils le souhaitent. Puis ils s'enregistrent auprès des services d'émigration. Passé la porte vitrée, ils sont de retour « au pays ».

« Quel pays, putain de merde ? Je suis parti du Honduras quand j'avais 10 ans ! J'ai une femme et trois enfants à New York... », raconte Nilfor. Si le gaillard quadragénaire ne nie pas « avoir commis quelques erreurs de jeunesse » lui ayant valu « il y a longtemps » un séjour en prison, il n'en revient pas d'avoir été expulsé des Etats-Unis pour une condamnation routière. Il s'inquiète pour l'un de ses fils, adolescent : « Depuis que j'ai été arrêté, il ne veut plus aller à l'école. Il deale. Il se prend pour le chef de famille ou un truc du genre ! Sans moi à la maison, j'ai peur qu'il tourne mal. »

A cause d'un problème « routier »

Axel, 21 ans, a aussi été expulsé à cause d'un problème « routier », mais plus particulier : il participait à des courses de voitures clandestines et nocturnes sur une plage de Floride. Après trois arrestations et avertissements pour le même motif, il a été arrêté et mis dans un avion, direction son pays d'origine. « Mon problème principal est que j'ai deux enfants aux Etats-Unis, qui vivent chacun chez leur mère respective... », explique-t-il. L'autre problème est que j'ai un passé ici, au Honduras : avant de partir, il y a deux ans à tra-

Ils sont revenus au Honduras ou au Salvador après avoir été expulsés des Etats-Unis. Pour autant, l'émigration ne fléchit pas, vidant les campagnes, écartelant les familles, arrachant les jeunes à leurs parents

vers le Mexique, j'ai été l'amant de la nièce d'un propriétaire de discothèque qui a envoyé des tueurs pour m'assassiner. S'il apprend que je suis revenu, il va me chercher. Je dois me cacher. »

Nilfor, Axel et une trentaine d'autres migrants montent dans l'autobus. Le camouflage des vitres est justement destiné à les dérober aux regards d'éventuels ennemis, dans ce pays qui partage avec le Salvador les plus forts taux d'homicides au monde (hors pays en guerre). Première destination : un centre de tri où chacun pourra faire venir un proche, ou partir discrètement vers sa ville ou son village.

Au centre orthopédique de l'hôpital Telson, à San Pedro Sula, Alex, 22 ans, tente de se remettre de son voyage à bord de « la Bestia ». La « Bête » est le surnom que les migrants donnent au train qui traverse l'Amérique centrale et le Mexique et sur le toit duquel ils s'entassent. Beaucoup se blessent gravement pendant le voyage, en tombant entre les wagons ou sur les bas-côtés. Alex, lui, a été fauché dans une gare mexicaine.

« Je voyageais depuis déjà dix jours, raconte le jeune homme. Ce jour-là, nous étions un millier dans la gare, attendant qu'un train arrive. Il y a eu une bousculade, et une femme est tombée sur les rails. Sa fillette hurlait. Alors, je suis descendu sur la

voie pour l'aider à remonter sur le quai. Je lui ai sauvé la vie, mais le train m'a fauché un pied. A l'hôpital local, ils m'ont aussitôt amputé, sans mon consentement, à cause du risque d'infection. »

Alex a ensuite repris la route vers les Etats-Unis, avec ses béquilles : « J'ai réussi à passer la frontière, puis les services d'immigration m'ont arrêté et envoyé à l'hôpital. Une fois ma blessure cicatrisée, j'ai été déporté. » Le jeune agriculteur, qui a deux frères dans le Missouri, voulait lui aussi un travail et une vie meilleure. Le voyage du Mexique jusqu'à l'autre côté de la frontière américaine lui a coûté 4 000 dollars (3 700 euros). Sitôt la rivière franchie, le passeur qui devait l'amener à Houston, au Texas, l'a abandonné. « Dans mon cas, ce n'était pas très grave... », dit-il. Je voulais de toute façon être arrêté pour être soigné rapidement, afin d'éviter qu'on ampute davantage ma jambe. »

A San Salvador, au bureau régional de l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) chargé des trois pays du « triangle du Nord » (Salvador, Honduras, Guatemala), Jorge Peraza Breedy ne voit guère d'évolution positive de la situation : « Dans ces trois pays, les trois raisons principales des départs vers les Etats-Unis demeurent la recherche d'un travail, le regroupement familial et la volonté de fuir la violence. »

Le seul changement survenu pendant les années de l'administration Obama est la coopération renforcée entre Washington et Mexico. Dorénavant, les migrants sont souvent stoppés dès la frontière sud du Mexique. « L'administration américaine a été prise au dépourvu par l'afflux de migrants mineurs en 2014, explique le chef régional de l'OIM. Elle a obtenu que le Mexique renforce ses contrôles à la frontière. De plus en plus de gens y sont arrêtés et renvoyés en bus. Le Mexique parle de "retours volontaires" plutôt que de "déportations", mais c'est la même chose. »

Récemment, M. Breedy a rencontré un migrant salvadorien qui venait d'échouer après une treizième tentative. A l'été 2016, c'est une fillette âgée de 6 mois, arrêtée avec un passeur, qui a été renvoyée au Honduras. Un membre de sa famille l'attendait probablement aux Etats-Unis. Mais comment lutter contre un phénomène qui incite des familles à confier des bébés à des passeurs ?

Enrôlés dans les cartels ou assassinés

« Trois cents à six cents personnes essaient chaque jour de fuir le Salvador, et environ 20 % d'entre elles parviennent jusqu'aux Etats-Unis. On estime par ailleurs qu'environ 10 % des migrants disparaissent au Mexique, enrôlés dans les cartels de la drogue ou assassinés, témoigne la militante des droits de l'homme Bessy Rios. Ici, à San Salvador, le gouvernement ne prend pas la mesure du phénomène et ne lutte pas suffisamment contre la pauvreté. Et surtout, ajoute-t-elle, il se satisfait de l'argent que les travailleurs envoient chaque mois des Etats-Unis à leurs familles. Sans cette manne, il n'y aurait plus d'économie du tout au Salvador. »

Ce fléau vide villages et campagnes, sépare les familles et arrache les jeunes à leurs parents. Il est quasiment impossible de trouver au Salvador une famille qui n'est pas écartelée entre le pays natal et l'Amérique du Nord. Les déportés se résignent rarement à ne pas tenter le voyage une nouvelle fois, malgré le coût des passeurs et les dangers sur les parcours.

Une question se pose désormais aux pays d'Amérique centrale : si l'administration Trump accélère encore le rythme des expulsions, peut-être vont-ils devoir réfléchir à réintégrer durablement les migrants de retour au bercaïl. Cela nécessiterait une réelle politique de développement. Or celle-ci n'est guère à l'ordre du jour. Du moins n'est-elle pas suffisante pour répondre à l'ampleur du phénomène. ■

RÉMY OURDAN

LES DÉPORTÉS
SE RÉSIGNENT
RAREMENT À NE PAS
TENTER LE VOYAGE
UNE NOUVELLE FOIS,
MALGRÉ LE COÛT
DES PASSEURS
ET LES DANGERS
SUR LE PARCOURS